Gaël à Lille ; Debussoy, directeur d'atelier de construction à Lille ; Montet, ingénieur à la Cie Continentale du Gaz à Lille ; Carles, constructeur à La Madeleine ; Curie, directeur de filature ; Delaique, ingénieur en chef des établissements Kuhlmann à Lille ; Debray, directeur de filature à Lille ; Sandret, ingénieur des établissements Sandret frères.

MM. Leroy, en nom de M. le Préfet, et Vandier, au nom de l'Association, souhaitent la bienvenue à M. Gabelle. M. Vandier lui présente les anciens présidents et ses collaborateurs de l'Association. Fête le départ a lieu.

A la Société Industrielle

Rue de l'Hôpital-Militaire, dans la salle de l'Association, décorée de magnifiques envois d'Anciens Élèves de l'Institut, fidèles au culte de leur Ecole et de l'amitié, M. Vandier reçoit le représentant du ministre et lui dit combien il lui est agréable de le recevoir et de le remercier des services qu'il a rendus à l'administration. Il aima à dire que M. Gabelle reçoit toujours favorablement la représentant de l'Association.

M. Gabelle remercie en quelques mots de la réception qui lui est faite et dit combien il est heureux d'apporter aux Anciens Élèves de l'Institut et à l'Institut lui-même le témoignage de sympathie du ministre qui leur porte le plus grand intérêt parce qu'il sait quels efforts ils accomplissent.

Les vins d'honneur ayant été servis « pour la première fois dans cette salle » fait remarquer M. Vandier, le cortège se rend

A l'Institut Industriel

C'est M. Naudé, directeur de l'Ecole, qui reçoit le représentant du ministre et dit quel encouragement sera pour cet établissement la visite de M. Gabelle.

M. Gabelle, en termes heureux, dit que cette maison, il le connaissait avant de l'avoir visitée, pour tout le bien qu'il en lut dans les rapports faits au ministre, par la réputation dont jouissent les ingénieurs qui en sortent. Ceux-ci, d'ailleurs, n'établissent pas seulement la réputation de l'Ecole, ils font honneur à l'Industrie française. Il félicite aussi particulièrement M. Naudé et ses dévoués collaborateurs qui maintiennent l'Institut toujours dans la voie du progrès.

LE BANQUET

Le banquet, qui réunissait cent cinquante convives, eut lieu à une heure, à l'Hôtel Delannoy. Le menu, très bien composé, était excellemment servi. Le repas, où les vieux — et les jeunes surtout, car les « vieux camarades » de l'Association de l'Institut sont heureusement des jeunes pour le plus grand nombre — rivalisaient d'entrain, fut égayé encore par l'audition de morceaux que jouait un orchestre qu'on entendit avec plaisir.

A la table d'honneur avaient pris place : à la droite de M. Gabelle, qui présidait : MM. Vandier, président de l'Association ; Debierre, sénateur ; Mallet, ancien président de l'Association ; Labbé, Naudé, Lemoine, directeur des travaux municipaux de Lille ; Lemoult, directeur de l'Ecole de Commerce de Lille ; Brabant, ingénieur ; Paillot, président de l'Union Française de la Jeunesse ; Maignial et Lepes ; à sa gauche, MM. Leroy, chef de cabinet de M. le Préfet du Nord ; Vandame, député ; Gaillet, ancien président de l'Association ; Waaqaier, adjoint au maire de Lille ; Vandenbosch, ancien président de l'Association ; Combemale, doyen de la Faculté de Médecine ; Faure ; Nicolle, président de la Société Industrielle ; Grimpret ;

Quand vint l'heure des toasts, ce fut M. Vandier qui prit le premier la parole. Il prononça le discours suivant :

Discours de M. Vandier

Messieurs,
Mes chers Amis,

Avant de souhaiter la bienvenue aux nombreux invités qui nous ont fait cette année le très grand honneur de venir s'asseoir à notre table, veuillez, je vous prie, vous associer à moi, pour porter la santé de M. Raymond Poincaré, l'éminent avocat, placé cette année même, par ses collègues du Parlement, à la première magistrature du Gouvernement de la République Française.

Mû par un sentiment de reconnaissance dont vous devinez l'origine, j'avais cru devoir, il y a un mois à peine, demander à M. Massé, ministre du Commerce et de l'Industrie, de nous faire l'honneur de venir présider notre fête annuelle, malheureusement, moins encore que nous autres dans l'industrie, les ministres ne sont pas toujours maîtres de disposer de leur temps et la date du 25 mai que vous avez déjà fixée était déjà prise sur le carnet ministériel quand mon invitation arrivait.

Je vous prie humblement de m'excuser, pour avoir fait la démarche d'une façon si hardive et personnellement, mes regrets seraient plus amers encore, si M. Massé n'avait eu la délicate pensée de se faire représenter à notre banquet, par M. Gabelle, conseiller d'Etat, qui est en même temps l'éminent directeur de l'Enseignement technique, et dont le nom, chez nous, vous le savez, est recueilli que des sympathies.

Votre aimable courtoisie, Monsieur le Directeur, jointe aux marques si fréquentes de l'intérêt que vous apportez à notre Association, n'a pas été sans toucher profondément tous ceux d'entre nous qui ont eu la bonne fortune de vous approcher.

Vous n'avez, je crois, souvent entendu dire, que notre amical groupement n'est point seulement une simple association d'intérêts communs, mais bien plutôt une véritable personnalité morale accessible à tous les sentiments humains ; demain, je l'espère, plus qu'aujourd'hui encore, vous apprendrez à la connaître et je serais l'homme le plus étonné du monde, si vous en éprouviez un jour, quelque déception, même la plus légère.

Je salue en votre nom, mes chers amis M. Leroy, représentant parmi nous, M. Trépont, préfet du Nord empêché.

M. Georges Lyon, recteur de l'Université de Lille, à qui, cette année les événements ont permis d'être des nôtres. Je suis heureux, Monsieur le Recteur, de vous souhaiter la bienvenue parmi nous au nom de mes camarades.

M. le Professeur Debierre, sénateur.

M. Vandame, député.

M. Charles Delesalle, maire de Lille.

M. Lebbé, inspecteur général de l'Enseignement technique.

M. Naudé, le sympathique et dévoué directeur de notre Institut industriel.

M. Grimpret, récemment nommé en remplacement du regretté M. Douxami, à la Direction des Etudes.

M. le docteur Combemale, doyen de la Faculté de Médecine, administrateur de l'Institut.

M. Faucheur, président de la Chambre de Commerce et membre du Conseil d'Administration de l'Institut Industriel.

M. Nicolle, président de la Société Industrielle et administrateur de l'Institut.

M. Lemoine, directeur des Travaux de la Ville de Lille, administrateur de l'Institut.

M. Le Gosette, le très aimable inspecteur principal de la Compagnie du Nord et qui est en même temps le distingué professeur des Cours de Chemin de fer à l'Institut.

M. Lemoult, directeur de l'Ecole Supérieure de Commerce.

M. Georges Brebant, de la firme E. et G. Brabant et Vendier, représentant parmi nous les anciens élèves de l'Ecole Supérieure de Commerce.

M. Paillot, le sympathique président de l'U. F. J.

M. Ducastel, président du Syndicat des Industries électriques.

MM. Meynier, Gomez, Cendre et Duvillier, professeurs à l'Institut Industriel.

M. le capitaine Vignell, inspecteur principal des Etudes.

M. Dupriez, maître-général des Elèves de l'Institut industriel.

MM. les Membres de la Presse, enfin, qui, chaque année sont fidèles au rendez-vous.

En termes charmants, M. Vandier exprima les regrets de ceux qui n'étaient pas excuser. Ce sont :

M. le général Crémer, MM. les sénateurs Dersez, Scullort, Trystram, Potié, Hayez ; MM. les députés Delory, Dubled, Grousseau, G. Potié, Daniel Vincent, Dron, Davaine et Dansette.

Notre camarade Vancauwenberghe, président de Conseil général du Nord, MM. Trépont, préfet du Nord, Barrois-Brame, administrateur de l'Institut industriel ; Dansette et Agache, administrateurs de l'Institut industriel ; Allain, secrétaire général de la Préfecture ; Aussaresse, chef de cabinet du préfet ; Roussel, attaché ; Sartiaux, directeur de la Compagnie du Nord ; Le Gosette, inspecteur principal ; Delbart et René Baudon, présidents de syndicat ; De Soubeyran, ingénieur des mines ; Holden et Dalbecq, membres honoraires ; Caudron et Meyer, Dantzer professeur à l'Institut Industriel.

L'année 1913, Messieurs, qu'assombrirent, par ailleurs, tant de gros nuages menaçants, par contre, sera pour nous, marquée d'une pierre blanche, car à cause de l'acceptation par M. le Ministre du Commerce de contresigner nos diplômes d'ingénieurs, elle indique la fin d'une période de notre histoire, en même temps qu'elle inaugure une ère nouvelle pour les générations de demain dont la valeur, j'aime à le croire, saura correspondre à l'étendue des champs nouveaux ouverts ainsi à leur activité.

Depuis plusieurs années déjà, tels les peuples des Balkans, les Anciens Elèves de l'Institut Industriel, ardemment, désirelent à côté de leurs collègues des autres grandes Ecoles techniques, avoir la place légitime, à laquelle ils croyaient pouvoir être en droit de prétendre.

Dès 1907, mon regretté prédécesseur, le président Bourdon, en exprime le vœu au Conseil d'administration de l'Ecole et le fit approuver. Peu de temps après, brusquement, la mort le prit parmi nous et sans y être préparé, je fus chargé par vous, mes chers camarades, de poursuivre la réalisation de ce qui me paraissait n'être alors qu'un rêve à cette époque.

Je dis bien rêve encore, bien inexpérimenté, et nous étions loin, très loin de ceux qui pouvaient nous fournir la solution rêvée.

Faisant suite au vœu déposé par Bourdon une première tentative fut faite par M. Grosson, inspecteur général des Ponts et Chaussées et Directeur de l'Institut — encore, hélas, un disparu — elle échoua.

On nous fit même entendre à cette époque que les difficultés à résoudre étaient d'un ordre tel qu'il valait mieux ne plus y penser pour ne pas être trop déçus.

Qu'importe : me firent alors nos amis Francq et Savy, de Paris, travaillons toujours, nous verrons bien ensuite.

Et ce fut ainsi, que désirant plaider de plus près la cause que nous défendions, nous organisâmes, d'accord, le brillante série des banquets parisiens.

Ce fut là, Monsieur le Délégué, que nous crûmes pour la première fois la bonne fortune de vous rencontrer et ce fut en 1908 — si mes souvenirs me servent bien — que pour la première fois aussi devant vous la question fut publiquement posée.

La semence était bonne, le terrain était propice à toutes les bonnes cultures, dès lors la graine devait germer : c'est ce qu'elle fit.

L'Institut Industriel du Nord ? Qu'était-ce ?

Ce nom-là n'était pas inconnu... tout à fait, mais, en vérité les documents dont on disposait étaient bien insuffisants.

Au cours de ces réunions annuelles, on apprit à le connaître, à l'apprécier.

Et quatre ans après, en 1912, quand M. Trépont, le sympathique et éminent Préfet du Nord prit en mains la cause, aidé de M. Naudé, le distingué directeur actuel de l'Institut, quand deux de mes bons amis, M. Paul Hayez, sénateur du Nord et M. Labbé, inspecteur général de l'Enseignement technique, m'accompagnèrent rue de Grenelle, pour plaider en appel et je puis m'exprimer ainsi tout était changé.

L'Institut Industriel ? Oh ! bien connu !

La demande exposée ! Mais, très légitime !

Et spontanément, M. Fernand David — c'est aussi le nom d'un de vos bienfaiteurs, mes chers camarades, retenez-le — apprécie, dis-je, M. Fernand David, se déclare d'accord en principe sous la seule réserve que la chose fut examinée au fond par le Directeur de l'Enseignement technique au ministère d'abord et par le Conseil supérieur ensuite.

Et c'est alors, mes chers amis, que fut surtout précieux à notre cause, le concours de M. Gabelle, dont la présence aujourd'hui, à la place d'honneur, parmi nous, m'est si particulièrement agréable.

La route était bien jalonnée, c'est vrai, mais la brousse était partout, encombrante et parfois obscure au point d'en cacher l'aboutissement. Mais aussi le pilote était habile, et ce qui plus est : il était convaincu, il avait foi dans l'œuvre entreprise.

Ardent apôtre du développement de l'Enseignement technique en France, et perspicace autant que compétent en la matière, il avait rapidement été séduit par l'originalité de l'enseignement donné à l'Institut Industriel ; et, en défendant, en protégeant notre cause, il servait, en même temps celle de l'industrie française à laquelle, par ses fonctions, il est intimement attaché.

Mais il serait malséant de ma part de m'étendre davantage sur un terrain que notre éminent président n'est probablement lui-même réservé ; maintenant que la chose est acquise, mon rôle, plus modeste, mais non moins agréable, est de lui apporter aujourd'hui de votre part, le tribut d'hommages auquel il a droit, et je le fais, mon cher Directeur — passez-moi l'expression — avec tout l'enthousiasme dont je suis capable.

Une autre mission, Messieurs, m'avait été confiée aussi, vous m'aviez chargé de poursuivre la réalisation d'un projet que j'avais vu s'ébaucher dès ma première année de sortie de l'Ecole, c'était en 1906.

Il s'agissait de la reconnaissance d'utilité publique de notre Association.

Comme un bonheur dit-on, n'arrive jamais seul, le destin cette fois encore, a voulu que vos deux désirs fussent réalisés en même temps et les circonstances ont été telles que c'est la même personne qui, en même temps, a mis la dernière main aux deux choses.

N'est-ce pas là une heureuse coïncidence, Monsieur le Président ?

Ainsi donc, mes chers camarades, vous voici des ingénieurs comme vous aviez désiré être, votre Association est reconnue d'utilité publique comme vous aviez désiré qu'elle le fût. Vous avez tenu à renouveler vos remerciements dans des manifestations solennelles aux dévoués responsables qui vous avaient aidés dans la réalisation de vos plus doux rêves, et vous l'avez fait.

Il semble que 1913 est réservé tous vos désirs et qu'il ne vous reste plus qu'à faire de nouveaux rêves.

Encore, me direz-vous ? Et pourquoi pas ? La vie est aussi faite, et quand à la chaîne qui s'allonge toujours, le dernier maillon n'est définitivement soudé, l'éternelle loi du progrès demande qu'on en forge un nouveau.

Rêvez donc encore : ce qui vient de s'accomplir est déjà le passé. Tournez vos yeux vers l'avenir et souhaitez que les générations futures qui viendront s'asseoir où vous vous êtes assis, souhaitez, dis-je, qu'elles ne laissent pas seulement d'excellents ingénieurs, ce qui est déjà bien, mais qu'elles forment surtout des hommes, ce qui est beaucoup mieux, plus rare et plus précieux.

Former des hommes : On ne pense pas à cela, en effet, quand on élabore les programmes Pourquoi ? Serait-ce que l'importance d'une telle formation fut parfois contestée, ou serait-ce, au contraire, qu'on n'ose pas trop commencer devant les difficultés que soulève la chose ? Peut-être aussi n'envisage-t-on point suffisamment qu'il est d'autres moyens pour enseigner, que l'éternel recours à des professeurs et à des conférences.

Je pense pour ma part qu'on peut très bien arriver à former des caractères, sans faire à ce sujet des leçons et des discours. Par l'exemple, par les bonnes habitudes qu'on peut faire entrer dans les mœurs, par la préoccupation constante d'arriver à ce but, former des hommes, de la part de tous ceux sans exception qui détiennent une part de l'autorité, j'ai vu souvent des transformations s'effectuer qui m'ont surpris moi-même, étant donnés les milieux dans lesquels on opérait.

Partant de ce principe que nul n'est apte à commander les autres s'il ne sait se commander lui-même et librement s'obéir, il en résulte logiquement que dans l'éducation des jeunes hommes le sentiment de la discipline doit primer tous les autres.

Qui, s'obéir, ne se fait un véritable devoir, reste presque toujours inapte à exercer le commandement, et reste voué, par suite, au cours de son existence, à végéter dans les couches vagues de ceux qui ne montent ni ne descendent.

Il y avait jadis, m'a-t-on dit, à l'Institut industriel, toute une organisation militaire ; périodiquement, en temps ad hoc et munis de fusils, les jeunes élèves, sous la direction des officiers, étaient exercés au maniement des armes.

D'aucuns qualifièrent cette mesure de tendance soldatesque, mais pour ma part je déplore les circonstances qui ont causé la suppression de cette excellente habitude.

Des fusils, des canons, des uniformes, des mouvements d'ensemble, exécutés avec précision sous le bref commandement qui caractérise notre officier français, tout cela peut point de la soldatesque, mais c'est de la discipline, c'est un changement d'idées, ce n'est plus l'homme qui étudie, c'est l'homme qui vibre, ce n'est plus l'esprit qui travaille, c'est la volonté qui fait des efforts, puisqu'elle en plie, puisqu'elle s'assouplit.

Grandeur et servitude militaires, telle est la phrase déjà citée, qui résume ce qu'il y avait de bon dans cette institution qui n'existe plus.

Et pourquoi donc ne serait-elle pas reprise ? L'ambiance des temps actuels ne semble-t-elle pas nous y inviter ?

A cette époque où la tendance néfaste de « vouloir vivre sa vie » produit tant de désastres et brise tant d'avenirs, n'y aurait-il pas dans cette mesure, comme l'amorce d'une digue se posant en obstacle devant le flot dangereux qui monte ?

A cette époque également où de tous côtés s'échappe le bruit des sabres qu'on semble à dessein laisser traîner sur les pavés, n'y aurait-il pas dans cette mesure comme l'ébauche d'une œuvre patriotique ?

La guerre, cette monstruosité morale, que des siècles et des siècles de civilisation n'ont pu supprimer encore, la guerre, demain peut-être, peut nous surprendre.

Pour défendre la patrie menacée, il ne suffit pas d'appeler des hommes, il faut aussi les encadrer ; il faut une armée de soldats, c'est vrai, mais il faut aussi une armée d'officiers.

Et qui donc, mieux que tous ces jeunes hommes élèves de nos grandes écoles techniques, dont les connaissances scientifiques sont étendues et dont l'esprit est cultivé, qui donc se trouverait mieux désigné ?

Je suis l'ennemi de toute dispense, quelle qu'elle soit, devant l'impôt du sang, et je suis l'ennemi de toute faveur, mais pourrait-on jamais taxer d'un pareil esprit, ceux qui, sans rien demander, se préparaient à mériter le droit d'être en avant dans la mêlée, pour marcher vers l'ennemi ?

Que vaut l'idée ? C'est aux personnalités qui ont la mission d'assurer les destinées de notre Ecole, qu'il appartient de la juger, mais je suis bien sûr, quant à moi, d'être suivi, dans cette circonlanre, par la grosse majorité de mes camarades, car n'est-il pas vrai, mes chers amis, que dans nos préoccupations communes, nous avons aussi bien que le souci de nos propres intérêts, celui également des intérêts primordiens de la France, notre patrie.

C'est sur cette affirmation, Messieurs, que je désire terminer en vous priant de lever vos verres à la santé de M. Massé, ministre du Commerce et de l'Industrie, à qui M. Gabelle voudra bien présenter, je l'en prie, l'expression de mes plus vifs regrets, à celle de M. Gabelle lui-même qui le représente parmi nous, à celle de M. le Préfet du Nord, de Messieurs les parlementaires qui nous ont honorés de leur présence, à celle enfin de toutes les personnalités qui ont bien voulu nous faire l'honneur de venir aujourd'hui s'asseoir à notre table, et buvons ensemble à la prospérité toujours plus grande de notre Association, à la cordialité toujours plus étroite de tous les ingénieurs I. D. N...

Ce discours substantiel et d'une belle tenue, fut, à différentes reprises, interrompu par de vifs applaudissements, et en personnel son fut salués d'unanimes approbations et d'un bon frappé d'enthousiasme par l'assistance.

M. Franchomme a renouvelé ensuite les considérations qu'il avait déjà développées, relativement à la création d'une société de secours mutuels.

Puis M. Naudé, directeur de l'Institut Industriel, prononça à son tour le discours suivant, qui fut très applaudi :

Discours de M. Naudé

directeur de l'Institut

Monsieur le Directeur de l'Enseignement technique,

Je suis heureux de l'occasion qui s'offre pour moi de pouvoir vous exprimer les remerciements les plus vifs et les plus sincères de la Direction, ainsi que du personnel administratif et enseignant de l'Institut Industriel du Nord, pour la marque de bienveillant intérêt que vous leur avez donnée en venant aujourd'hui, au nom de Monsieur le Ministre du Commerce et de l'Industrie et à l'occasion de la réunion annuelle de nos anciens élèves, visiter cette Ecole au développement et à la prospérité de laquelle vous avez personnellement contribué et dont vous avez encore voulu accroître le prestige en travaillant à la faire assimiler aux grandes Ecoles nationales.

Nous vous prions, Monsieur le Directeur, d'agréer nos sentiments de vive gratitude pour tout ce que vous avez fait en notre faveur ; sous vous demandons aussi de vouloir bien reporter à Monsieur le Ministre du Commerce et de l'Industrie l'expression de notre respectueux dévouement, ainsi que le témoignage de l'activité, de l'ardeur, de l'enthousiasme qu'apportent nos collaborateurs à l'accomplissement de la noble tâche à laquelle ils ont bien voulu se consacrer.

Messieurs,

L'armée qui vient de s'écouler depuis la date de votre dernière réunion, — réunion à laquelle un deuil national a enlevé un collègue habituelle — a été pour l'Institut Industriel féconde en événements divers dont certains ont été particulièrement heureux et dont d'autres, hélas, nous ont laissé de douloureux regrets.

Parmi les événements heureux, nous avons en tout d'abord à enregistrer la haute distinction dont a été l'objet le Président si actif et si dévoué de votre Association. La nomination de M. Vandier au grade de Chevalier de la Légion d'Honneur, première consécration des succès d'une brillante carrière industrielle, a soulevé parmi vous et parmi tous les Amis de l'Association, un enthousiasme dont nous voyons encore aujourd'hui une manifestation solennelle ; l'Institut Industriel est d'autant plus heureux de prendre part à votre joie que par une sorte de sentiment de reconnaissance filiale, d'une exquise délicatesse, M. Vandier a voulu reporter à l'Ecole qui lui a permis de trouver sa voie industrielle, l'honneur de la distinction attribuée à son seul mérite.

Mais d'autres de vos camarades, Messieurs, ont également obtenu dans le courant de cette année, et à des titres divers, de hautes distinctions honorifiques : La liste en serait trop longue pour que je songe à la donner, mais je puis dire que toutes ces manifestations officielles qui consacrent les brillants succès que vous remportez les uns et les autres dans les diverses branches de l'industrie nationale, contribuent grandement à étendre en France et à l'étranger le bon renom et la solide réputation de l'Institut Industriel.

Je ne me bornerai donc pas à vous apporter ici des félicitations pour les récompenses que vous avez obtenues ; je dois aussi vous adresser les remerciements pour le lustre et l'éclat que vous donnez à notre Ecole.

Je range aussi parmi les événements heureux de l'année, la fête particulièrement brillante que le groupe parisien des Anciens Elèves a donnée le 20 décembre dernier au Palais d'Orsay et qui présidait en personne Monsieur le Ministre du Commerce et de l'Industrie. Cette fête a effectivement tourné à Monsieur Fernand David l'occasion de manifester l'intérêt croissant que le Gouvernement porte à notre institution et nous y avons appris que dans un court délai le diplôme d'Ingénieur délivré par l'Institut Industriel serait, comme vous le désirez et l'espérez depuis longtemps, revêtu du visa du Ministre de la République. Et, en fait, une décision ministérielle est venue depuis lors nous apporter la réalisation de ces espérances et nous n'avons plus qu'à attendre que le vote tardif, mais enfin prochain, du budget, consacre définitivement par un article de la loi des finances, l'application du régime nouveau sous lequel nous allons nous engager.

L'Institut Industriel se trouvera ainsi assimilé aux Ecoles de l'Etat et tout en gardant l'indépendance de sa gestion, il participera d'une façon plus officielle à la vie nationale.

Pendant que s'élaborait ainsi la charte qui doit maintenant nous régir, nous éprouvions dans notre Ecole une grande douleur. M. Douxami, mon sous-directeur, qui m'accordait le concours le plus compétent et le plus dévoué pour la mise à jour constamment nécessaire de nos programmes et plans d'études, se trouvait atteint d'un mal implacable dont l'évolution fatale se révélait rapide. Il se couchait le 10 janvier pour ne plus se relever, hélas ! Mais malgré les souffrances qu'il endurait, sa pensée restait avec nous et il s'efforçait de prendre encore part à nos travaux. L'incendie qui se déclara pendant la nuit du 3 mars, dans les combles de l'Institut, à proximité des dortoirs, et qui lut pour nous un événement particulièrement fâcheux, causa à M. Douxami des inquiétudes et aggrava les regrets qu'il avait de ne pouvoir se trouver à mes côtés pour prendre sa part de nos ennuis.

M. Douxami s'éteignit le 20 mars, à l'âge de 41 ans, laissant une veuve et cinq enfants accablés sous le poids de la douleur.

Un autre deuil vint à quelque temps de là frapper l'Institut Industriel : M. Olry qui mourut le 21 avril avait été professeur, sous-directeur, puis directeur à l'Ecole et en était encore administrateur ; il avait acquis des titres impérissables à la reconnaissance des Anciens Elèves.

Dans les fonctions de sous-directeur et de directeur, M. Olry avait succédé à M. Matrot, puis à M. Mesquelez qui furent, celui-ci le fondateur de l'Institut tel qu'il fut créé en 1872, celui-là l'organisateur des plans d'études qui y furent mis en pratique et assurèrent le succès de notre enseignement donnés au nouvel établissement un brillant essor, néanmoins la tâche qu'assumait M. Olry en en prenant la direction eût été lourde pour tout autre que lui. L'Ecole n'avait encore qu'une centaine d'élèves et les ressources faisaient défaut. M. Olry eût à affronter les pires difficultés pécuniaires ; il réussit à les surmonter ; il fit faire à l'Institut un pas décisif dans la voie du progrès et en fut considéré plus tard, à juste titre, comme le sauveur. J'ai d'ailleurs eu l'occasion d'assister aux manifestations de la gratitude que lui témoignait votre Association ; je sais que pieux souvenir vous gardez de sa physionomie souriante et bonne et j'ai partagé avec vous l'émotion qu'ont fait naître les paroles si profondément sympathiques et cordiales que votre Président a prononcées sur sa tombe.

Mais, Messieurs, j'espère que l'ère des difficultés, des ennuis ou tout au moins des tristesses et des deuils est maintenant terminée et que je vais pouvoir reprendre en toute quiétude avec mon nouveau collaborateur, M. Grimpret, dont les hautes qualités ont déjà pu être appréciées, le travail resté interrompu par la mort de M. Douxami. Nous allons notamment poursuivre la révision des programmes que rend chaque jour nécessaire la poussée du progrès dans les sciences industrielles et nous comptons bien pouvoir donner à nos professeurs toutes facilités pour qu'ils continuent à maintenir hardiment et résolument, comme ils l'ont toujours fait, notre enseignement à la hauteur de ce progrès.

Je suis heureux de constater d'ailleurs que ni les encouragements ni les collaborations utiles ne manquent à l'Institut Industriel. J'ai dit plus haut avec quelle bonne grâce et avec quelle sollicitude Monsieur le Directeur de l'Enseignement technique, était employé à faire accueillir par M. le Ministre du Commerce et à faire sanctionner par le pouvoir législatif la reconnaissance de notre diplôme par l'Etat ; je dois aussi rappeler que lorsque notre Conseil d'Administration a été saisi des propositions relatives aux conditions de cette reconnaissance, il s'est empressé d'en préparer la formule d'acceptation et que M. le Préfet du Nord s'est entremis par la suite avec beaucoup de prudence et de tact à assurer le succès des négociations engagées avec le Ministère et acquiesçaient devait sortir la charte que nous allons

Je ne saurais oublier un plus que pendant ces négociations, M. Labbé, l'éminent inspecteur général de l'Enseignement technique dont l'activité intensive, la haute compétence et la droite ligne de pair ont été hautement reconnues et récompensées (applaudissements) à la suite de l'opposition de Boulogne, qui M. Labbé, dis-je, a bien voulu nous aider de ses conseils avisés et nous fournir tous les éclaircissements et les assurances dont nous avions besoin pour nous engager sans prévention sous la feille de l'Etat qui sera, nous en avons maintenant la certitude, aussi libérale que possible.

Je dirai enfin que le Conseil général du Nord qui ne cesse de témoigner d'une sollicitude paternelle à l'égard de l'Institut Industriel et qui est présidé avec tant de distinction par l'un de vos camarades qui fait honneur non seulement à votre Association, non seulement au département du Nord, mais au pays tout entier, — a accueilli de la façon la plus chaleureuse le rapport que lui a présenté M. le Préfet au sujet de la décision prise par M. le Ministre du Commerce concernant le visa du diplôme.

« Cette mesure — est-il dit dans l'extrait de la délibération du 15 avril 1913 — aura certainement pour effet de réaliser encore le prestige de l'établissement et dans ces conditions le conseil général ne peut que en féliciter dans l'intérêt des jeunes gens appelés à profiter de l'enseignement donné par les distingués professeurs de l'Institut Industriel ».

Je veux mettre à profit, Messieurs, cette réunion amicale pour acquitter l'Institut Industriel des dettes de reconnaissance qu'il a contractées à l'égard de tous ceux qui ont pris l'initiative et assuré le succès de cette mesure et je dis à tous : merci !

Je dis également merci tous les Industriels de la région qui comme il volontiers et si obligeamment les portes de leurs usines à nos élèves et leur permettent de suivre ainsi de la façon le plus intéressante les applications de nos cours.

Enfin, je rends hommage au savoir et au dévouement de tous nos professeurs et de tous nos collaborateurs (puisque j'ai évoqué tout à l'heure, à l'occasion de la mort de l'un de ses anciens Directeurs, le passé de l'Institut, cet hommage ne plus particulièrement vétérans de notre enseignement, aux ouvriers de la première heure qui ont connu les temps difficiles avec MM. Mesquelez, Matrot et Olry, et qui sont encore à la tâche.

Je voudrais aussi exprimer le désir, et c'est par ce vœu, qui me tient au cœur, que je termine aujourd'hui mon allocution, je voudrais, dis-je, que ces vieux professeurs qui ont instruit tant de générations d'ingénieurs, reçoivent enfin la haute distinction qu'ils ont tant mérité et qui serait la juste récompense d'une vie de travail, de dévouement et de patriotisme.

Allocution de M. Wauquier

M. Wauquier, adjoint au Maire de Lille, s'exprime ensuite en ces termes :

Mes chers amis,

Après les éloquents discours que vous venez d'entendre, je ne vous retiendrai pas longtemps, d'autant plus que de la part de M. le Directeur de l'Enseignement technique, vous devez entendre des communications plus importantes que celles que je voudrais vous faire.

Mais, Messieurs j'ai un devoir à accomplir en excusant M. le Maire de Lille qui, retenu par une indisposition n'a pu assister à votre banquet.

Le Maire de Lille m'a fait un grand honneur en me délégant pour le représenter à cette réunion. Mais j'en suis heureux, car vous avez quelque chose à me faire ! Adjoint municipal avec l'Association ; ses heureux les connaissez.

Pendant plusieurs années, j'ai fait partie de votre Conseil d'administration... alors qu'alors n'était encore qu'une jeune fille qui cherchait sa voie (sourires). Maintenant, elle est une personne d'âge mûr.

Les jeunes gens de votre Association peuvent envisager l'avenir avec confiance.

Messieurs, je crois que dans des réunions comme celles-ci, nous remuons quelques parcelles de nos souvenirs... et je n'en veux pour preuve que la franche gaîté de mes anciens camarades

Je lève mon verre à la prospérité de l'Association, je lève mon verre en l'honneur de notre camarade Vandier, je lève mon verre à nos sentiments d'union qui sont faites de souvenirs et d'espérance.

Discours de M. Vandame

M. Vandame, après avoir remercié l'Association de l'avoir convoqué à cette belle réunion, a dit qu'il avait de nombreuses fois apprécié le dévouement des professeurs de l'Institut Industriel et la valeur des élèves qu'ils avaient formés

Puis — ce fut le membre de la commission de l'armée qui parla alors — faisant allusion à une partie du discours de M. Vandier, il dit :

« Monsieur le président, l'appel que vous avez fait tout à l'heure a été entendu ; les membres de la commission de l'armée sont un peu pressés dans la discussion que vous savez, mais vous savez aussi que nous tenons à envisager quelques extensions à la loi de 1906 sur l'article 8.

« Vous avez — et je crois vous avoir bien compris — demandé que l'Institut Industriel de Lille soit placé sur le même rang que l'Institut agronomique par exemple ; vous désirez que les élèves de l'Institut qui, en cas de guerre, marcheraient à l'ennemi avec l'enthousiasme que nous devinons, le fassent dans certaines conditions très légitimes. Nous y songerons et si pour y réussir vous avez besoin de moi, vous me trouverez tout prêt à vous secourir ».

Toast de M. Debierre

M. Debierre, sénateur, dit à son tour :

« Messieurs,

« Je vous remercie de m'avoir invité à venir m'asseoir à votre table de famille, j'en suis honoré et j'en suis très heureux. J'ai noté l'ordonnance de ce dîner et l'excellence du menu. (Sourires).

« Je sais, messieurs, que vous représentez une des principales forces de la nation.

« Vous allez avoir vos diplôme officiel.

« Quand on voterait un jour la taxe qui va être appliquée, je le voterai en toute franchise. Vous ne m'en voudrez pas puisque ce vote consacrera la juste mesure dont vous êtes l'objet en vous donnant la consécration officielle que vous embrassiez.

« Je ne veux pas abuser, messieurs, de vos instants et me contenterai de boire à votre santé et de lever mon verre à la prospérité de l'Institut Industriel du Nord ».

Toast de M. Leroy

M. Leroy, après avoir excusé M. Trépont, préfet du Nord, absent à Lille, a ajouté :

« Je tiens à saluer en plus du Préfet, l'Association de l'I. D. N. ; je tiens également à saluer M. Gabelle, directeur de l'Enseignement technique, au nom de l'administration préfectorale.

« Messieurs, dans une réunion aussi favorisée que la vôtre, on peut dire que l'Institut Industriel du Nord est un véritable pépinière d'hommes hautement préparés.

« Votre Association a fait que travailler au développement de l'industrie et est bienfaisante à la nation tout entière ; aussi devons-nous féliciter toutes vos personnes qui ont eu le pensée d'instituer ce groupement et celles qui ont aidé à son développement. Parmi elles, citons la sympathique M. Vandier, qui a consacré tous ses efforts à l'Association.

« Aussi, quand à l' « Officiel » vous avez appris qu'on le décorait, vous autres, membres de l'Association, avez vous senti que c'était l'Association entière que l'on décorait.

« Je lève mon verre à M. Vandier et à l'Association. »

Discours de M. Gabelle

M. Gabelle se lève alors et dit :

Le ministre du Commerce aurait été particulièrement heureux de pouvoir présider cette fête et il m'a chargé d'être son interprète pour vous présenter ses excuses.

M. Wauquier a dit que j'avais des communications intéressantes à vous faire ; il n'en est rien, mais ce que je puis vous dire, c'est que l'Institut Industriel est une véritable pépinière d'hommes appelés à développer le domaine industriel et commercial de la France. Aussi suis-je heureux de constater que vos revendications aient abouti à la satisfaction générale.

J'ai pu constater que vous avez des amis fidèles, comme M. Labbé, par exemple, inspecteur général de l'Enseignement technique, qui a pris en main votre cause avec beaucoup de conviction.

Votre association, en raison des nombreux résultats qu'elle a obtenus, des services signalés qu'elle a rendus à l'industrie, doit être récompensée.

L'Etat, de son côté, fera son devoir. Nombreux sont les industriels sortis de votre école, qui prennent part à des grands travaux hors de France, et qui ne peuvent lutter à armes égales.

Leur valeur n'y est pour rien. Mais il leur faut encore pouvoir présenter le précieux parchemin revêtu du sceau ministériel.

Ce parchemin, désormais, vous l'aurez.

Décerner un titre à des hommes qui font honneur à la France, ce n'est pas donner une faveur, c'est tout simplement faire une œuvre de justice.

L'Institut Industriel du Nord avait eu l'ambition d'atteindre au succès par ses propres forces et en effet, avec le temps, le succès s'est affirmé.

L'Etat, s'il a apporté quelque retard à votre satisfaction, vous a enfin donné satisfaction, puisque sa longue étude l'a mieux renseigné sur votre valeur et sur vos services.

Il est juste que je vous rende cet hommage. Nous avons parfois le tort de nous dénigrer, de critiquer l'effort utile.

Votre association, par ses efforts continus, s'est chaque jour accrue, grâce à la bonne volonté de tous, grâce à l'activité dévouée, à la générosité du cœur de votre président, M. Vandier, que je suis heureux de saluer et de remercier.

Je lève mon verre à l'Association, à votre prospérité, et à la prospérité de l'Institut Industriel du Nord

Distinctions honorifiques

M. Gabelle décerne ensuite les distinctions suivantes :

Officier de l'Instruction publique : M. Paul Gaillet, ingénieur à Lille.

Officiers d'Académie : MM. Villain, ingénieur-constructeur à Lille, et Van Ingeland, constructeur à Hoichin.

Un beau souvenir

Un peu avant que M. Gabelle se retire pour reprendre son train, M. Lemire, au nom de ses camarades de l'Association, exprime à nouveau la joie que celle-ci ressentit en apprenant que M. Vandier était nommé chevalier de la Légion d'Honneur. Il remet à celui-ci, au nom de tous ses camarades, un magnifique bronze de A. Boucher.

M. Vandier, très ému de cette manifestation, pendant que les applaudissements crépitent de toutes parts, remercie ses camarades et dit que cette heure comptera comme une des plus belles de sa vie, comme comptera comme la meilleur de son temps, plus tard dans ses souvenirs, celui qu'il aura conservé à l'Association comme président.

Cette réunion, si belle, prit fin sur un vivat chanté en l'honneur du président, par M. Franchomme, et repris par toute l'assistance.

SUCRE ABEILLE le plus sucré

A propos des processions

A HOUPLINES

Depuis plus de quinze jours, le curé de la paroisse Sainte-Anastasie, d'Houplines, avait manifesté l'intention d'enfreindre l'arrêté municipal relatif à la sortie des processions.